

les deux tomes déjà parus, ressemblent aux messages ou aux fleurs d'un autre monde, les longs poèmes sont l'évocation, pour ainsi dire la topographie, de ce monde. En ce sens, c'est dans ce volume qu'on trouvera, aussi bien dans les contes splendides comme « La princesse Amazone » ou « Le joueur de flûte de Hamelin » que dans les grands poèmes d'amour (« Poème de la montagne », « Poème de la fin »), l'expression la plus complète de l'idée de la poésie que se faisait Marina Tsvetaïeva: la quête d'un autre monde, ce « troisième monde », qui est ni le monde ordinaire ni l'au-delà des religions mais celui de l'imaginaire, du rêve, que construit le langage. Cette quête est la seule façon d'être où l'on soit pleinement vivant et ressemble à « la promesse d'une terre promise qui n'existe pas ». Mais ce monde ne peut être construit d'une façon trop délibérée, artificielle, comme s'il s'agissait de se protéger de la vie: il est fait au contraire des impressions, des paysages et des objets les plus violents et concrets du monde, il n'est un autre monde que dans la façon de les sentir et de les saisir dans le langage. Et en même temps qu'elle fait apparaître cet autre monde, différent du monde ordinaire, la poésie sauve le langage, que la répétition mécanique de la vie quotidienne condamne à un usage mortifère (« Maroussia aimait le vampire, voilà pourquoi elle ne le nommait pas »). Ainsi, ce dernier volume est peut-être celui qui permet le mieux de comprendre la vision poétique de Tsvetaïeva, si l'on considère la lecture non comme un délassement ou une rêverie mais comme un voyage, une expérience de découverte et d'exploration. Plus peut-être que dans ses autres textes, le lecteur des grands poèmes est placé par elle dans la position du Dante de *La Divine Comédie*, découvrant pas à pas, à tâtons, un univers où ce qui apparaît un instant sombre et incompréhensible devient tout à coup éclatant et d'une évidence puissante qui a quelque chose de noble et de terrifiant (c'est ce que Boris Pasternak appelait son « déploiement digne de Michel-Ange »).

Cet aspect est particulièrement frappant dans le grand diptyque du « Poème de la montagne » et du « Poème de la fin ». Il s'agit de la part la plus lyrique du volume, où, à partir d'un amour malheureux (mais

Frédéric Verger est professeur agrégé de lettres. Il est l'auteur d'*Arden* (Gallimard, 2013) et des *Rêveuses* (Gallimard, 2017).

toutes les amours de Tsvetaïeva sont malheureuses puisque c'est leur seul intérêt poétique), elle compose en 1924 deux longs poèmes qui évoquent cette passion morte sur un registre différent. Le premier a quelque chose de la rêverie, presque de l'élégie (presque, car le terme convient mal à une langue toujours, même dans la plainte, si vive, acérée), le second de la colère, du sarcasme royal et du « lyrisme meurtrissant », comme le disait encore Pasternak. La difficulté de la traduction tient à ce qu'en russe le texte joue sur les sonorités proches des mots en un essor continu si musical, si éclatant, qu'il semble l'espace d'un instant arbitraire ou fou avant qu'apparaisse tout à coup sa signification (une partie importante de la beauté de sa poésie tient à cet effet de révélation, à la beauté parfaite, précise, juste, de ce qu'on a pris un instant pour un chaos). On atteint là les limites des possibilités de la traduction, le français ne pouvant reproduire le jeu sonore et devant développer cette concentration claire, coupante, qui est sa marque la plus vive. Il faut rendre hommage à Véronique Lossky d'avoir su rendre quelque chose de l'âpreté et de la force de ces deux sommets de la poésie. Beaucoup d'autres poèmes où ce déploiement sonore ne constitue pas le seul élan du texte sont très beaux en français, notamment le premier, « Le magicien », un poème sur un personnage qui faisait rêver des petites filles, évoqué au milieu de souvenirs d'enfance, et qui, composé à 22 ans d'une façon plus classique que les œuvres qui suivront, est déjà un merveilleux chef-d'œuvre. Les contes-poèmes sont aussi pour le lecteur français une découverte merveilleuse, « La princesse Amazone » où l'on retrouve un écho de la fantaisie pleine d'éclats, un peu terrifiante, de ceux de Pouchkine, « Le charmeur de rats », la truculence et la jonglerie verbale étourdissante de Heine. « Perekop », un long poème épique sur un épisode de la guerre civile russe, devait être suivi d'un autre, aujourd'hui disparu, sur la mort du tsar pour former un long récit épique de centaines de vers, dont l'ampleur, le ton tour à tour ample, amer, ironique et héroïque auraient eu aussi quelque chose de la saveur de ces deux poètes, parmi ses préférés.

1 Marina Tsvetaïeva, *Les Grands Poèmes*, traduit par Véronique Lossky, Éditions des Syrtes, 2018.